

Québec français



Ils ont parlé de nous...

Marie-France Caron-Leclerc

Numéro 75, automne 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45452ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron-Leclerc, M.-F. (1989). Ils ont parlé de nous.... *Québec français*, (75), 96–97.

LE TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE AU QUÉBEC

(XXX)

Ils ont parlé de nous...

Marie-France
CARON-LECLERC

Contre vents et marées, des voyageurs de divers pays ont bravé l'Atlantique et la rigueur de nos hivers pour venir visiter la Nouvelle-France (avant 1760) ou l'ancienne colonie française d'Amérique (après la Conquête). Quelques-uns ont pris soin de noter leurs impressions dans un journal de bord, dans un journal personnel ou de les partager dans des lettres échangées avec des parents ou des amis. Ces écrits renseignent sur des aspects les plus divers : notre façon de vivre, notre façon de parler, mentionnant au passage des traits amusants qui intriguent encore les visiteurs d'aujourd'hui, notamment les Européens. Le voyageur allemand Jean-Georges Kohl remarque par exemple, en 1861, que les Canadiens surchauffent leurs maisons : «*The Canadians are noted in this country for the high temperature at which they keep their abodes. They have great Dutch-tile stoves, in which they keep up the fire the whole winter, and they enjoy themselves with heat and tobacco to such an extent, that when they come out in the spring they look quite pale, yellow, and withered.*»

Un autre voyageur, Georges Demanche, Français d'origine, note comme une curiosité (en 1855) le fait qu'on serve «comme boisson ordinaire [...] un grand verre d'eau dans lequel surnage un gros morceau de glace ou bien du lait». Il est impossible de rendre compte ici des milliers de pages que ces visiteurs «mémorialistes» ont écrites sur nous, mais amusons-nous à glaner quelques passages sur la langue...

Les anglicismes : plus ça change, plus c'est pareil!

De nombreux articles publiés dans les journaux en 1989 ont permis de constater que les Québécois surveillent de près l'accueil, jugé un peu trop chaleureux, que les Français réservent à l'anglais et aux anglicismes dans l'affichage, dans la presse, dans leurs revues savantes et, par voie de conséquence, dans leurs dictionnaires. Déjà au XIX^e siècle, les scribes québécois s'offusquaient de cette hospitalité française.

Ce refus des Québécois (en principe tout au moins) de donner droit de cité aux anglicismes a été remarqué et même louangé par des visiteurs français au XIX^e siècle. Georges Demanche écrit ceci en 1855 : «*Si, dans la société canadienne-française, le langage n'a pas ce laisser-aller que l'on rencontre parfois chez les habitants des campagnes, le contact de la population anglaise a amené*



l'introduction de tournures de phrases et d'anglicismes de nature à altérer la pureté du langage. Mais il faut rendre cette justice aux Canadiens-Français [sic] qu'ils font des efforts pour chasser de leur langue des expressions qui y trouvent trop souvent droit de cité.»

En 1894, Gailly de Taurines renchérit en ces termes : «*Pour un grand nombre des inventions faites dans notre siècle : les machines, la vapeur, les chemins de fer, nous avons emprunté des termes aux Anglais, et avons adopté leurs mots tels quels, sans même changer leur orthographe, bizarre à nos yeux, nous contentant de les prononcer d'une façon incorrecte. Plus puristes et plus patriotes, les Canadiens ont voulu avoir leur mot propre, à eux appartenant, et ils ont traduit ce que nous avons adopté sans modification. Nous avons accepté rail et wagon, ils ont traduit lisse et char, et tandis que nous montons en chemin de fer, expression des plus bizarres quand on l'examine de près, eux, prennent les chars, ce qui est beaucoup plus logique.*»

Ces commentaires donnent une bonne idée du ton qui domine dans les écrits des visiteurs français du siècle dernier, tant en ce qui a trait aux anglicismes qu'aux dialectalismes, aux archaïsmes ou aux habitudes de prononciation. Les critiques — car on en trouve malgré tout — sont rarement formulées de façon négative. On a plutôt l'impression d'entendre des exclamations de surprise et de satisfaction chez ces Français visiblement heureux ou amusés de reconnaître leurs accents de jadis sur des lèvres nord-américaines. Au moment même où Buies (*Canadianismes et Anglicismes*, 1888) et divers autres observateurs canadiens condamnent sans merci le parler de leurs compatriotes, l'écrivain français Rémy de Gourmont (1889) écrit que les archaïsmes et les provincialismes font «le charme, la grâce, l'intérêt, l'existence même du langage français canadien».

L'envers de la médaille

Les visiteurs britanniques, américains, irlandais et belges ont, en général, été moins

tendres à notre égard, tout en demeurant polis cependant. En 1807, le Britannique John Lambert écrit que les Canadiens ne méritent pas les panégyriques des XVII^e et XVIII^e siècles si les prononciations frête (pour froid) et icitte (pour ici) ne sont pas dues à l'anglais : «*This perhaps may also have been acquired in the course of fifty years communication with the British settlers; if not, they never merited the praise of speaking pure French.*»

Un autre témoignage qui mérite une explication est celui du poète irlandais Thomas Moore qui parle, en 1810, d'une «barbarous prononciation of the Canadian». Il faut savoir, pour bien comprendre ce passage, que le commentaire de Moore porte sur des chansons folkloriques que les voyageurs canadiens chantaient sur les bateaux. On sait que ces chansons traditionnelles rendent compte d'une réalité langagière ancienne. Aussi ne faut-il pas trop se chagriner des propos du poète irlandais.

Cependant on ne trouve pas que des jugements négatifs chez les voyageurs non français. Par exemple en 1760, le géographe britannique Thomas Jefferys écrivait le commentaire suivant : «*It is remarked of the Canadians, that their conversation is enlivened by an air of freedom, which is natural and peculiar to them; and they speak the French in the greatest purity, and without the least false accent.*» Il n'est pas impossible que ce jugement favorable lui ait été inspiré par Charlevoix, un Français qui, en 1720, avait formulé un commentaire semblable.

La sévérité plus grande dont ont fait preuve les voyageurs en provenance de pays autres que la France peut s'expliquer par le fait que le français était pour eux une langue seconde; on peut penser aussi qu'ils ont été plus exigeants parce qu'ils avaient appris le français suivant la nouvelle norme qui s'est imposée à la suite de la Révolution de 1789.

Québec Montréal : score nul ?

Quand on examine de près les témoignages des voyageurs des siècles passés, on

est frappé par le fait que les propos de ces visiteurs ont été rapportés hors contexte, avec des interprétations approximatives. C'est ainsi qu'on s'est souvent appuyé sur le témoignage du naturaliste suédois Pehr Kalm (1749) pour établir l'existence d'un «purisme canadien» au XVIII^e siècle. Voyons plutôt ce qu'écrivit le voyageur suédois : «*Les dames canadiennes, celles de Montréal surtout, sont très portées à rire des fautes de langage des étrangers; mais elles sont excusables jusqu'à un certain point, parce qu'on est enclin à rire de ce qui paraît inusité et cocasse, et, au Canada on n'entend presque jamais parler le français que par des Français, les étrangers n'y venant que rarement. [...] Il suit de là, que les belles dames du Canada ne peuvent entendre aucun barbarisme ou expression inusitée sans rire.*»

La formulation de Kalm est claire : ce qui est en cause, ce n'est pas une tendance exagérée à corriger la langue, mais la situation particulière que vivent les étrangers dont la connaissance du français est imparfaite.

On aurait pu véritablement mettre le feu aux poudres si on avait cité de la même façon certains passages de Kalm sur la comparaison entre les femmes de Montréal et celles de Québec, par exemple : «*La québécoise est une vraie dame française par l'éducation et les manières; elle a l'avantage de pouvoir causer souvent avec des personnes appartenant à la noblesse, qui viennent chaque année de France, à bord des vaisseaux du roi, passer plusieurs semaines à Québec. À Montréal, au contraire, on ne reçoit que rarement la visite d'hôtes aussi distingués. Les Français eux-mêmes reprochent aux dames de cette dernière ville d'avoir beaucoup trop de l'orgueil des Indiens, et de manquer d'éducation. [...] Pour continuer la comparaison entre les dames de Québec et celles de Montréal, j'ajouterai que celles-ci sont généralement plus belles que les premières. Les manières m'ont semblé quelque peu trop libres dans la société de Québec; j'ai remarqué à Montréal plus de cette modestie qui va si bien au beau sexe.*»

Ce passage n'est peut-être pas un chef-d'œuvre de discours galant, mais il révèle un souci de diplomatie chez l'auteur. Qui a gagné : Québec ou Montréal ?

L'opinion des autres

À la lumière de ces commentaires et dans le contexte du débat actuel sur la qualité du français, on peut s'interroger sur l'influence qu'ont pu exercer les jugements des visiteurs étrangers sur notre façon de parler. Savons-nous, en réalité, ce que pensent vraiment les autres de notre français ? Est-ce que cela conditionne (ou devrait conditionner) nos choix individuels et collectifs ?

Adresse : Enquête TLFQ, Langues et linguistique, Faculté des lettres, Université Laval, Québec, G1K 7P4.

* Le groupe du Trésor de la langue française au Québec est subventionné principalement par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

† Voir des passages cités par Claude Poirier dans «*Lexique québécois : son évolution, ses composantes*», *Stanford French and Italian Studies*, n°19, 1980, p. 68.



LITTÉRATURE DE JEUNESSE

le blabla des jumeaux

Bertrand GAUTHIER
illustré par Daniel
DUMONT
La Courte Échelle,
Montréal, 1989 (Coll.
«Premier Roman»)

J'ai trouvé ce livre extraordinaire, parce que certains passages étaient drôles et captivants. C'était une expérience merveilleuse que de lire ce bouquin. Je le conseille à tous ceux qui aiment les histoires touchantes.

André DUGAS, 11 ans

Bé et Dé, jumeaux identiques, parlent entre eux une langue que leurs parents ne comprennent pas. Très inquiets, ils cherchent le spécialiste qui les délivrera de leur angoisse.

Charmant récit qui relate avec beaucoup d'humour la complicité des jumeaux, l'anxiété de l'attente dans la salle du spécialiste, les subtilités de la langue française et la simplicité de la vie malgré ses apparences parfois mystérieuses!



Dominique CARDIN

babouche est jalouse

Gilles GAUTHIER
illustré par Pierre-André
DEROME
La Courte Échelle,
Montréal, 1989 (Coll.
«Premier Roman»)

Nous avons lu le livre Babouche est jalouse. Il est très intéressant, humoristique et en même temps triste.

C'est l'histoire d'un petit garçon qui a hâte au lundi, pas pour l'école, mais pour retrouver son amie Véronique. Cependant, sa chienne est jalouse; lorsque Carl prononce le nom de la petite fille, Babouche se met à boucher.

Nous recommandons ce livre aux jeunes qui ont le sens de l'humour.

Martin MASSON, 10 ans
Christian GRAVEL, 11 ans

Toujours aussi merveilleux, le texte de Gilles Gauthier. Beaucoup d'émotions dans ce petit récit. Attachant, même pour les adultes.

Dominique CARDIN



moyens de transport, la chasse et la pêche, les loisirs et les sports, l'habitat, les fêtes et la vie familiale, l'art, tels sont les principaux thèmes abordés.

Les nombreuses et très belles photos, les textes illustrés d'exemples variés et bien choisis pour entretenir la curiosité des lecteurs, la parole des jeunes du Nord qui guident leurs amis du Sud dans la découverte du Nunavik contribuent à faire de ce documentaire un livre attrayant et intéressant. On notera cependant que d'importants problèmes ne sont pas traités : la fréquentation scolaire, les possibilités d'emplois pour les Inuit, etc. Les jeunes sont capables de réfléchir à de tels problèmes pour autant que ceux-ci soient posés.

Un guide pédagogique complète l'album. Destiné aux enseignantes du primaire, il présente une variété d'activités qui s'inscrivent dans des projets de communication.

Évelyne TRAN

le roman d'agatha

Yves E. ARNEAU
Éditions Pierre Tisseyre, Montréal, 1989, 137 p.
(Coll. «Roman pour la jeunesse»)

Le Roman d'Agatha est très drôle. Il y a quelques mots compliqués mais je l'ai bien compris quand même. Il a 137 pages et l'écriture est facile à comprendre.

Edgar Allan est un détective. Lui et Ben Saïda, son assistant âgé de onze ans et demi, reçoivent un appel leur demandant de se rendre tout de suite au manoir d'Agatha Grisley, où, avant d'entrer, Allan est presque assommé par une brique. Le détective profite de la nuit pour se familiariser avec les lieux et découvre qu'un trio de voleurs s'est emparé des dix-huit premiers chapitres du 86^e roman de la célèbre romancière Agatha Grisley qu'ils ont remplacés par de fausses feuilles. Pendant le jour, alors qu'Agatha écrit, les voleurs se cachent dans le grenier du manoir, dans l'espoir de compléter le roman. C'est Alfred Thicock qui est l'auteur de l'appel anonyme au bureau du détective (c'est lui aussi qui a fait venir les voleurs) car il voulait écrire un roman policier dans lequel Allan aurait le rôle du détective. (Il avait le style pour devenir romancier mais pas l'imagination.) Allan et Ben ont trouvé des indices sur la brique et ailleurs : ils démasquent les voleurs qui se sauvent. Mais Allan les poursuit et Agatha retrouve son roman.

Si vous voulez savoir les trucs d'Edgard et les autres détails de son enquête, il faut lire le Roman d'Agatha.

Éric McCALLA
5^e année, École l'Étincelle

Deuxième volet des «Aventures d'Edgar Allan, détective», le Roman d'Agatha est débordant

